

géologique, et l'anthropocène reste à ce jour ce qu'il était au départ, à savoir une « métaphore forte mais informelle des changements climatiques » ou de la catastrophe écologique globale dans un sens plus large. Pour autant, cette discussion sur les marqueurs stratigraphiques ne relativise en rien ni l'impact des activités humaines sur l'environnement global ni même les menaces que cet impact entraîne. Elle s'apparente plus à une réflexion sur la façon la plus appropriée d'énoncer ce phénomène dont la réalité et les périls font consensus.

ANTHROPOCÈNE OU CAPITALOCÈNE ?

Une deuxième controverse tient au mot « anthropocène » lui-même et relève des sciences humaines et sociales. Issu des sciences de la nature pour désigner le fait que l'impact cumulé des activités humaines était en train de mettre un terme à la relative stabilité de l'Holocène, ce terme a très vite été compris (et parfois présenté) comme l'époque au cours de laquelle « l'espèce humaine » devient une force géologique de premier plan. Ce glissement n'est pas anodin, puisqu'il conduit explicitement ou implicitement à désigner un responsable, en l'occurrence une « espèce humaine » dont on sait qu'elle est fréquemment fantasmée comme un acteur homogène et cohérent. Or c'est précisément ce fantasme que les sciences humaines et sociales s'efforcent bien souvent de déconstruire, et c'est pourquoi le néologisme « anthropocène » y a souvent été reçu avec réticence, voire hostilité.

L'agent responsable du changement global en cours n'est pas une espèce humaine indifférenciée qui serait intrinsèquement destinée à épuiser son environnement. Le fait est que certains individus, certains collectifs, certaines sociétés sont plus responsables que d'autres. Les sociétés industrielles ont ainsi une part de responsabilité bien plus importante que les autres dans le réchauffement global, pour la simple raison qu'elles consomment davantage de ressources et émettent davantage de gaz à effet de serre. Alors, plutôt que de parler d'« anthropocène », au risque d'invisibiliser la diversité des sociétés humaines, des chercheurs en sciences humaines et sociales ont imaginé plusieurs néologismes concurrents pour, au contraire, souligner que le changement global en cours est intrinsèquement lié aux dominations et aux dynamiques sociales, politiques et économiques de notre temps. Le plus répandu est sans doute celui de « capitalocène », qui entend attribuer la responsabilité du désastre en cours non pas à une espèce humaine homogène et indifférenciée, mais à la dynamique capitaliste alimentée par certains pays et certaines catégories sociales, au détriment d'autres pays et d'autres catégories sociales.



TRIBUNES DU MUSÉUM

LUC SEMAL interviendra le samedi 21 mai de 15 heures à 17 heures lors de la tribune **Planète en tension**, du Muséum national d'histoire naturelle, à Paris.

Événement gratuit,
informations sur
mnhn.fr/planete-en-tension

Or cette question des responsabilités n'est pas sans lien avec une troisième controverse, qui porte sur la nature des conclusions politiques et pratiques qu'il convient ou non de tirer du basculement dans l'anthropocène. Puisque l'espèce humaine est devenue une force géologique, et puisque des traces de son activité sont désormais décelables sur toute la surface du globe, certains en ont conclu que la nature n'existe plus – raisonnement fondé sur une conception plutôt étriquée de la nature comme nécessairement pure et vierge d'absolument toute trace d'action humaine. Et dès lors, puisqu'il n'y a plus réellement de nature à protéger, la meilleure chose à faire ne serait-elle pas d'assumer pleinement le basculement dans l'anthropocène, en cherchant non pas à réduire notre impact sur la biosphère et



La taille des poulets a doublé depuis le Moyen Âge avec l'évolution des conditions de production, d'élevage et d'alimentation des volailles. C'est ce qu'ont montré Carys Bennett, de l'université de Leicester, au Royaume-Uni, et ses collègues en 2018 en comparant la taille des tibias de poulets vieux de quelque 2 000 ans à aujourd'hui. Au Moyen Âge, le poulet domestiqué avait une taille comparable à celle du coq doré (à droite), la principale espèce à l'origine des poules domestiques.

Une piste de marqueur de l'anthropocène, à l'heure où ces animaux, du fait de l'élevage intensif, constituent l'espèce vertébrée la plus répandue sur Terre ?